CONFESSION
GÉNÉRALE
DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
Mgr. LE COMTE D'ARTOIS,

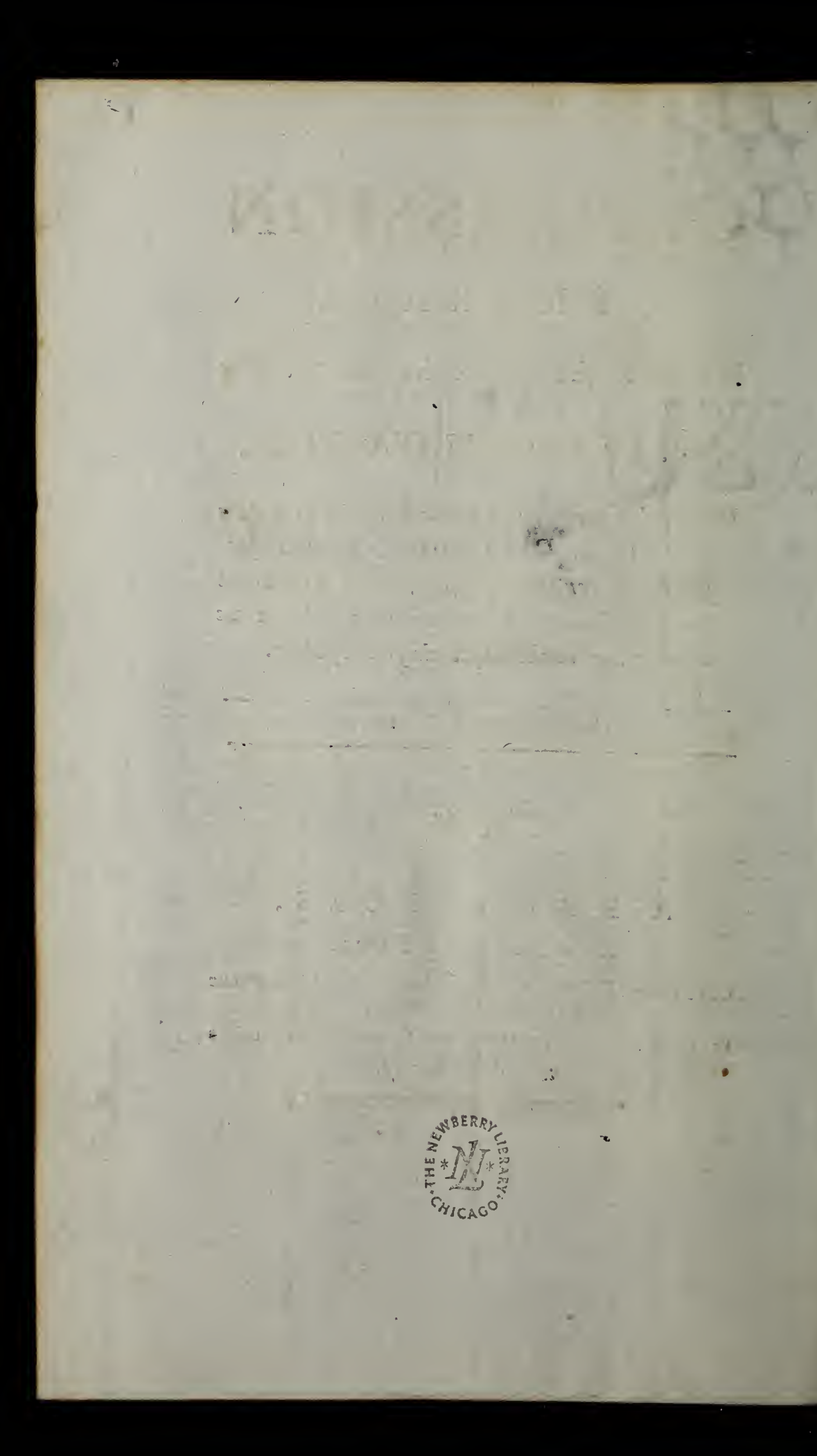
Déposée, à son arrivée à Madrid, dans le sein du T. R. P. Dom JÉRÔME, *grand Inquisiteur, & rendue publique par les ordres de son Altesse, pour donner à la Nation un témoignage authentique de son repentir.*

Confiteor Deo & Populo.



A BRUXELLES,
ET SE TROUVE A PARIS,
Chez le Secrétaire des Commandemens de Monseigneur l'Archevêque de Paris,
Et chez tous les Supérieurs des Communautés, même celle de S. Lazare.

Le quinze Août
1789.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO



CONFESSION

GÉNÉRALE

De son Altesse Sérénissime

Mgr. LE COMTE D'ARTOIS.

Les yeux remplis de larmes, que la rage ſeule faiſoit couler, déteſtant moins ſon infâme conduite, que pénétré du regret de n'en pas recueillir le fruit, S. A. S. Monſeigneur le Comte d'Artois arriva à Madrid, après avoir penſé éprouver à Lyon la fureur legitime d'un Peuple juſtement irrité. Tantôt il ſe repréſentoit la perte des careſſes lubriques & des emportemens de la tribalde Polignac; enſuite l'ambition ſuccédoit à ce reſſouvenir amer; les réflexions ſiniſtres aſſiégeoient ſon cœur; & le déſeſpoir de n'avoir pu conſommer ſon exécrable for-

fait augmentoit l'affreuſe ſituation de ce coupable Prince.

« Eh quoi, ſe diſoit-il, doutant même de
» ſon exiſtence, ſuis-je bien moi ? quelle
» révolution ! & quelle en ſera la ſuite ?
» C'eſt donc en vain que l'amour, cette
» paſſion tyrannique, m'a fait tout en-
» treprendre : j'ai violé les droits les
» plus reſpectables, ceux de fraternité
» & d'époux. Au fond du cœur mé-
» priſant le monſtre qui ſecondoit mes
» vues criminelles, j'ai contribué à
» ſes plaiſirs, pour me frayer un che-
« min qui pût me conduire au Trône ;
» un inſtant de plus la France étoit à
» moi ; les Miniſtres m'étoient dévoués,
» la lâche trahiſon me donnoit la moitié
» des ſuffrages, la force & la violence
» m'aſſuroit de l'autre : un Breteuil, un
» Barentin, parvenus à s'emparer du ti-
» mon de la Monarchie, avoient dépoſé
» dans mon ſein le ferment ſacré d'une
» odieuſe & indigne fidélité. Un inſtant,
» un ſeul inſtant a tout détruit : du faîte
» des grandeurs je tombe dans l'aviliſſe-
» ment ; l'horreur & l'exécration ſont les
» ſeuls ſentimens que j'inſpire, & mon
» nom déſormais ne ſera plus que le ſi-
» gnal de la terreur & de l'effroi.

» Quel parti prendre ! Divinités infer-
» nales ! vous à qui j'ai toujours ſacrifié,
» préſidez maintenant à mes idées ; ma
» raiſon eſt bouleverſée, ſoyez-moi pro-
» pices, & je vous voue un hommage
» éternel !

» Mais quel rayon de lumiere vous faites
» luire à mes yeux, & quel ſentiment vous
» faites naître en mon cœur ! Déjà mon
» eſpoir ſe rétablit. O Satan, mon génie
» tutélaire, non, ce n'eſt point en vain
» que je t'invoque ! D'Artois ſera toujours
» d'Artois, l'ennemi de la Nation, & ton
» fidele ſuppôt ».

C'eſt ainſi que raiſonnoit l'indigne rejetton d'un ſang illuſtre ; c'eſt un Bourbon qui dans ſon cœur prononce le ferment affreux d'accabler le peuple de ſa haine ; & pour l'aider à y réuſſir, la politique fuit de la Cour Françaiſe & le ſuit en Eſpagne pour l'infecter de tout ſon poiſon.

Quel changement & quel affreux tableau d'hypocriſie va nous préſenter S. A. arborant l'étendard de l'humilité, pouſſant des ſoupirs affectés par intervalle, ſe frappant la poitrine ; telle eſt la maniere que

le Comte d'Artois, paroiſſant ſe traîner à peine, emploie pour ſe préſenter au Tribunal affoibli de l'Inquiſition. Son titre qu'il a tant de fois méconnu, l'honneur de ſon nom dont il s'eſt rendu tant de fois indigne, le font parvenir aux pieds de Dom Jérôme, grand Inquiſiteur. Après avoir frappé trois fois la terre de ſon front, ſuivant l'uſage, humblement baiſé le pan de la robe du R. P. Hypocrite, d'Artois s'exprime en ces termes :

« O mon Pere, organe ſacré de la » Majeſte divine, c'eſt à vos genoux que » je viens réclamer la miſéricorde d'un » Dieu dont je redoute le courroux : puis- » je eſpérer d'obtenir quelque grace ? Le » nombre de mes iniquités eſt ſi grand » que j'ai tout lieu de déſeſpérer du pardon. « C'eſt en en dépoſant le fardeau dans » votre ſein que je vous ſupplierai d'em- » ployer auprès de lui votre interceſſion : » ce n'eſt pas ſeulement le cri de ma con- » ſcience qui m'aſſaille, c'eſt encore les » gémiſſemens d'un Peuple que j'ai rendu » malheureux. Artiſan de ſon infortune, » ſa miſere eſt mon ouvrage. J'ai égaré » le plus tendre des freres, un Roi ver- » tueux ; j'ai fait un Monarque foible ; j'ai » aveuglé toute une Nation ſur ſes qua-

» lités royales, & la destruction totale
» du Royaume étoit le vœu de mon cœur;
» j'en aurois sans doute vu l'accomplisse-
» ment, si l'Etre Suprême n'avoit regardé
» les Français en pitié.

» Daignez donc, ô mon Pere, me ré-
» concilier avec moi-même! L'énormité
» de mon crime m'a rendu vil à mes
» propres yeux; la naissance, le rang,
» devoient me rendre l'exemple de l'uni-
» vers; la bassesse de ma conduite m'en
» a rendu l'opprobre ».

Le Religieux, trompé par cette douleur apparente & les démonstrations de ce faux repentir, entreprit de consoler S. A., en lui disant: « Espérez, espérez tout, mon
» fils, de la grace divine; si la voix publi-
» que condamne avec raison le tissu d'abo-
» minations que vous avez commises,
» l'aveu que vous allez en faire, la péni-
» tence que le Très-Haut vous imposera
» par mon ministere, sera le fondement de
» votre retour à la vertu, & le premier
» acte de votre résignation à sa justice:
» descendez dans votre cœur, & courbez-
» vous devant l'image de votre Dieu ».

On pressent bien que ce commandement

propageoit la rage dans le cœur de S. A. : toute la terre connoît l'orgueil de ce Prince, & il ne falloit pas moins que la néceſſité pour qu'il s'y ſoumît. La néceſſité, cette loi impérieuſe, lui crioit aux oreilles : *Superbe, humilie-toi !* Tout le détermina à embraſſer ce parti. Après donc quelques momens d'un feint anéantiſſement, S. A. pouſſant des ſoupirs, fit au grand Inquiſiteur la confeſſion des atrocités qui le rendront à jamais l'objet du mépris & de la haine.

« Non ſeulement, mon Révérend Pere, » je vais par ma ſincérité chercher à regagner les faveurs céleſtes, mais encore je » veux que mon repentir ſoit public, & » dévoiler à la Nation, que j'accablois » d'outrages, les forfaits que je vais dépo- » ſer dans votre ſein. Puiſſe un Peuple qui » me déteſte, avec raiſon, oublier en » partie que je ſuis le principe de ſon dé- » ſaſtre, & ne me pas ſacrifier à ſa ven- » geance, en voyant les larmes de ſang » que le remords me fait verſer !

» Je gliſſerai rapidement ſur mes pre- » mieres années. L'éducation des Princes, » ſi brillante en apparence, mais vicieuſe » en tous ſes points, fut la baſe de ma

» conduite :

» conduite : un caractere méchant, féroce
» même, annonçoit déjà dans mon en-
» fance à la Nation Françaiſe que je ſerois
» ſon oppreſſeur.

» Tout favoriſoit alors le penchant dé-
» cidé qui me portoit au mal. La mort de
» Louis XV, l'élévation de mon frere aîné,
» ſa bonté naturelle qui éloignoit de ſon
» ame le ſoupçon du crime, ſa confiance,
» ſa ſécurité, les acclamations, les éloges
» de ſon Peuple, l'aſſuroient de la félicité
» publique; il la croyoit éternelle. Hélas,
» quelle étoit ſon erreur! Il ignoroit que
» les Princes de ſon Sang, ſon frere même,
» ſon propre frere, que tout devoit rendre
» les protecteurs chéris de la Nation, tra-
» vailloient ſourdement à ſa deſtruction.

» Ce fut du moment que la diſſipation
» & les exceſſives prodigalités penſerent
» épuiſer l'immenſité de mes moyens, que
» je m'égarai, me perdis; l'injuſtice me
» domina; la ſoif brûlante des richeſſes
» vint me tourmenter; je n'y pus réſiſter,
» & rien ne put réprimer les concuſſions
» que je mis en uſage pour augmenter mes
» revenus. Je tyranniſai mes vaſſaux; inſen-
» ſible à leurs peines, à leurs fatigues, je
» les rançonnai ſans pitié, & le plus ſou-

» vent je sacrifiai au hazard du jeu, ou à
» la vîtesse d'un cheval anglais, ce fruit de
» la rapine & de la vexation.

» Non, jamais je ne puis me rendre assez
» coupable, ô mon Pere ! il faut, que
» dis-je, il faut ! l'honneur que j'outrageai,
» la religion que je méprisai, la douleur
» que je ressens, tous ces justes motifs me
» font un devoir, me contraignent à vous
» accuser quelle étoit alors la noirceur de
» mon ame & l'indignité de mes sentimens?
» Oui, mon Pere, c'étoit peu pour mon
» lâche cœur d'opprimer ainsi l'infortuné,
» le plus pur de son sang suffisoit à peine
» pour étancher la soif cruelle dont j'étois
» dévoré. Promenant sur le Trône des
» regards envieux, je maudissois le destin
» de m'avoir fait naître le plus jeune de
» mes freres ; je l'accusai d'injustice, & dès
» ce moment je vouai à mon frere, à mon
» Roi, une haine dont il ne tarda pas à
» éprouver les barbares effets.

» Je m'appliquai sérieusement à connoî-
» tre sur quel fondement un Monarque
» établissoit sa grandeur ; je reconnus qu'elle
» étoit fixée sur l'équilibre, & que peu de
» choses suffiroit à la lui faire perdre. La
» tendresse du Peuple l'avoit toujours main-

» tenu : je travaillai à l'anéantir, & j'y parvins.
» Les infâmes agens que je produisis au
» Ministere servirent mes complots, & le
» meilleur des Rois, séduit, égaré, perdit
» par degrés l'amour du Français. O mon
» Pere, tels furent les premiers pas que je
» fis dans la carriere du crime!

» L'état affreux de la France est mon
» ouvrage. Je vous l'accuse, j'avois médité
» sa ruine, & sa perte étoit l'aliment qui
» nourrissoit mon ambition. Les conseils &
» les sages représentations d'une épouse
» vertueuse ne mirent pas de frein à ma
» rage effrénée; elle ne fit qu'allumer mon
» ressentiment; je l'accablai d'outrages, &
» les moins détestables que je lui fis essuyer,
» furent de lui associer les plus viles Catins
» & les plus lubriques Courtisannes de ce
» siecle.

» Sortant de ses bras, où le caprice me
» ramenoit parfois, je ne laissai jamais
» subsister aucun doute sur mon intention,
» & ne lui dissimulois point que le devoir
» ni le sentiment n'avoient aucune part à
» mes caresses. Je poussai la barbarie jus-
» qu'à l'instruire de mes déréglemens. J'af-
» fichai la dépravation, sans avoir la poli-
» tique de voiler me déportemens.

» Violemment incommodé *d'une indi-
» gestion de biscuits de Savoie* (1), je vais,
» disais-je à mon cocher, *prendre du thé à*
» *Paris.* La Duthé, cette infâme créature,
» cette exécrable Messaline, sortie de la
» fange des plus sales B....... de la Capitale,
» devint mon idole & l'objet de mon culte
» & de mes hommages. Je les lui offris en
» public ; & bravant insolemment la cen-
» sure de mon Roi, l'indignation d'un Peu-
» ple que je méprisois, je forçai ceux qui
» étoient sous ma dépendance à plier le
» genou devant l'odieuse prostituée que
» j'adorois.

» O mon digne & très-Révérend Pere !
» comment, sans mourir de honte, vous
» faire le détail de mes courses nocturnes,
» les orgies scandaleuses que j'y commet-
» tois, les risques que j'y courus ? Compromis
» dans les plus noirs taudions, avec les scélé-
» rats & le rebut de la populace, un Prince
» du Sang Royal, un Frere du Roi, man-
» geoit, buvoit familiérement avec cette

---

(1) Jeu de mots sur Marie-Thérese de Savoie, Comtesse d'Artois, & la Duthé, P.... si renommée, dont le faste écrasoit celui de la Majesté Royale.

» race abjecte ; & m'affimilant avec eux » de cette forte, je ne rougiffois pas de » me déclarer leur confrere & leur appui.

» Un mal affreux germa dans mon fein : » ce noir poifon, diftillé par le libertinage, » penfa devenir funefte à ma digne & ado» rable époufe. Alors je ceffai de fréquenter » ces obfcurs & dégoûtans repaires, fans » cependant en devenir plus fage, & je » préfentai de nouveaux vœux à la profti» tution.

» Contat, cette volage Actrice dont la » renommée publioit les charmans attraits, » enflamma mon cœur de la paffion la plus » vive, & fans m'arrêter à l'indigne fource » dont elle eft fortie (1), fans aucune con» fidération pour fon état, fi incompatible » avec mon rang & mon nom, je m'étour» dis fur la baffeffe dont je me rendois cou» pable ; je bravai la clameur publique fur

---

(1) La Contat eft fille d'une revendeufe de fruits & d'un Mouchard de Robe-courte. Son frere, facripant de la premiere claffe, exerce encore cette honorable fonction, & cette héroïne des couliffes eft fans contredit l'Actrice la plus déréglée de tous les Théâtres.

» le tableau ſincere de ſes abominables
» mœurs ; je fis de Contat ma Divinité.

» C'eſt dans les embraſſemens de cette
» Prêtreſſe de Priape que j'épuiſai tous les
» reſſorts de la fauſſe volupté : pour me
» plaire elle me dévoila tous les ſecrets de
» l'Aretin, dont la pratique m'a depuis tou-
» jours été chere. Je m'énervai par la bru-
» talité de mes révoltans tranſports, & je
» n'avois plus, pour la céleſte compagne que
» le Ciel m'avoit donnée, que la froideur
» la plus inſultante.

» *Bagatelle.* Ce charmant aſile de la dé-
» bauche devint le ſanctuaire de la molleſſe
» & du libertinage : mes complaiſans &
» délicats pourvoyeurs fourniſſoient tous
» les jours ce temple de nouvelles Déeſſes ;
» j'y promenois des regards languiſſans ; mes
» ſens émouſſés par les jouiſſances de tous
» genres que je m'étois procurées, ne ſe
» ranimoient qu'à peine ; il falloit les exci-
» ter par l'attrait piquant de la nouveauté :
» c'eſt ce que je fis.

» J'oſai jeter un œil prophane ſur Ma-
» dame la Ducheſſe de Bourbon : ce ſecret
» inconnu juſqu'alors me couvre encore de
» honte & de confuſion : mon avèu cou-
» pable irrita ſa vertu. Déſeſpéré de ce refus,

» je l'insultai, & tout Paris fut témoin de
» la vengeance de son époux ; j'y fis remar-
» quer la lâcheté dont mon cœur est suf-
» ceptible ; & je fis connoître à la Nation
» Françaife comment je me fouciois peu de
» démentir & déshonorer un fang illuftre.

» Malgré la politique dont je me fervois,
» l'infâmie de ma conduite commençoit à
» percer ; l'indignation foulevoit les efprits ;
» les épigrammes fanglantes & méritées
» m'étoient adreffées de toutes parts : je
» m'éloignai, & Gibraltar fut le théâtre
» que je choifis pour me fignaler par de
» nouveaux exploits.

» Vous les connoiffez, ô mon Pere !
» l'adulation me couronna de lauriers,
» & la vérité me les arracha : hué, fifflé
» de tous les vrais braves, guerrier fans
» gloire, frere fans amitié, pere fans na-
» turel, époux ingrat, citoyen perfide ;
» Prince fans délicateffe, il ne manquoit
» à tous fes titres, qui m'étoient diftribués
» par toutes les bouches & les cœurs de
» la Capitale, que celui de lâche patriote.
» Avec juftice on me les décerna. Au-
» jourd'hui profcrit, rejeté de mon au-
» gufte Famille, le Peuple a mis ma tête
» à prix : eût-elle tombé fous fon glaive

» vengeur ; & mon cadavre ſouillé par la
» pouſſiere & foulé aux pieds, privé de
» ſépulture, je n'aurois que foiblement
» expié mes forfaits.

» A meſure que je perdois l'eſtime &
» la confiance publique, la rage s'accrut
» dans mon ame, le nom Français me
» devint odieux ; j'abhorrai ſon exiſtence,
» & j'aſſociai mon farouche reſſentiment
» à la barbare A. . . . . Ne reſpirant plus
» tous deux que fureur & vengeance,
» nous nous aſſurâmes des Miniſtres ; nous
» nous défîmes des gens vertueux dont
» la gêne continuelle contrarieroit nos
» deſſeins. Nous pillâmes le Tréſor-Royal,
» & le Pere du Peuple, obſédé de traî-
» tres, ignoroit le malheur de ſes enfans,
» & l'orage affreux qui menaçoit la Mo-
» narchie.

» L'exécrable Poſignac, ce monſtre
» déteſté, ce monſtre indéfiniſſable, comme
» une quatrieme furie, ſe joignit à la
» cabale, & ſe fit une gloire d'en diriger
» les inſignes manœuvres. Nous avions
» formé, par cette intime réunion, le plus
» affreux trio.

» Rien ne coûte à cette Mégere ; ſon
» ame paſſa dans la mienne ; le même
» génie

» génie nous anima : nous épuisâmes la
« France, crime léger qui ne suffisoit pas
» à notre fureur ; la destruction totale de
» ses habitans étoit le vœu le plus ardent
» de notre cœur.

» Cond., Cont., de Guiche, tous aussi
» lâches, aussi perfides que nous, aug-
» menterent le nombre des tyrans de la
» Nation ; nous soufflâmes dans le cœur
» de la Noblesse l'affreux poison de la
» discorde. Nous lui fîmes envisager ses
» droits violés, sacrifiés au titre chimérique
» de Citoyen, & nous en fîmes autant
» d'ennemis du Peuple que de la liberté.

» Notre ligue, qui paroissoit indestruc-
» tible, grossissoit tous les jours. Déjà
» nous ne gardions plus le secret ; levant
» insolemment nos têtes altieres, nous
» rejetions avec dédain les supplications
» & les larmes des habitans rongés par
» l'affreuse misere que nous avions fait
» naître : quelques jours de plus, & des
« fleuves de sang inondoient la Capitale.
» Déjà ils se présentoient à nos yeux,
» & nous nagions d'avance, avec ravisse-
» ment, dans ces sources délicieuses.

» Les citoyens massacrés l'un par l'autre ;

» les habitans égorgés par une troupe de
» brigands enrégimentés, aveuglément
» soumise à nos ordres barbares, les ca-
» davres expirans les uns sur les autres :
» voilà, mon Pere, le trophée que nous
» voulions élever à notre gloire immor-
» telle, & le spectacle enchanteur que
» nous nous préparions.

» La Ville réduite en un monceau de
» cendres, coup-d'œil flatteur pour de
» nouveaux Néron, présentoit à nos re-
» gards la plus agréable perspective, &
» les préliminaires les plus sanglans an-
» noncerent à la Patrie le signal horrible
» de la terreur & de la proscription.

» Cette affreuse conspiration touchoit
» au terme fatal de son exécution ; les
» maisons étoient désignées, cent mille
» habitans alloient périr victimes de
» notre rage, lorsque la main de l'Etre
» suprême détourna les coups cruels que
» nous allions porter, & l'imprudence
» trahit nos vues criminelles.

» Le féroce Lambesc, à la tête d'une
» troupe de tigres altérés du sang fran-
» çais, se livre trop-tôt au sentiment
» qui nous animoit : aveugle dans ses hor-

» ribles tranſports, il commence l'alarme
» génerale, & détruit nos projets par ſa
» promptitude & ſon impatience.

» Les miniſtres de notre rage n'étoient
» point prêts ; nos ſatellites n'étoient
» point arrivés ; le nombre qui nous
» avoit vendu leurs bras & leur vie étoit
» trop foible pour oppoſer à la vile po-
» pulace que nous avions juré d'exter-
» miner. Défenſeurs de ſes jours, de ſon
» exiſtence, de ſa liberté, les Citoyens
» s'ameutent, s'arment & renverſent en
» un inſtant nos plus cheres eſpérances.

» Terribles & bouillonnans de fu-
» reur, les vaillans Pariſiens menacent
» nos jours, pour leſquels nous com-
» mençons à trembler. L'horreur ſe ré-
» pand, le ſang des traîtres coule :
» Priſonniers dans Verſailles, tous les
» paſſages ſont obſtrués, & nous voyons
» avec douleur le triomphe national.

» Journée malheureuſe où nous vîmes
» anéantir nos effroyables deſſeins! Les
» larmes couloient de nos yeux, la rage
» ſeule en faiſoit naître la ſource ; nos
» amis, nos partiſans, les ſcélérats en-
» nemis du patriotiſme, cruellement mu-

» tilés, traînes dans la fange, leur cou-
» pables têtes portées au bout d'une
» lance, sembloient présager le juste sort
» qui nous étoit réservé, & auquel la
» fuite nous a dérobés.

» O mon Pere, l'indignation se peint
» sur votre visage, & maintenant elle
» regne dans tous les cœurs ! Où fuir ?
» Où aller chacher ma honte & mon
» affliction ? Quel sera le Peuple assez
» insensé pour accueillir & protéger le
» crime, la trahison & la scélératesse ?
» Comment oser prétendre à un asile,
» à un refuge ? Mon nom seul ne sera-t-il
» pas le premier chef de ma condamnation ?
» Et ne sera-ce pas rendre un important
» service à l'humanité que de plonger
» un poignard dans le sein de celui qui
» vouloit être lui-même le bourreau
» d'un Peuple entier pour repaître ses
» yeux de ce sanglant spectacle, & faire
» jouir une femme barbare & impitoyable
» des fruits de l'horreur qu'elle a conçue
» & conserve encore dans son sein pour
» les Français qui l'adoroient au moment
» où elle méditoit leur ruine ?

» Tonnez sur moi, grand Dieu ! que
» votre foudre écrase sans miséricorde la

» déteſtable furie, l'objet de mes lâches
» amours & de mes criminelles complai-
» ſances! Périſſent de même les infâmes
» Princes qui ſervirent nos perfides com-
» plots! qu'un trépas ignominieux ſoit le
» ſalaire des traîtres dont la France eſt
» infectée, & qui jouiſſent en paix du
» fruit de leurs honteux larcins!

» Paris, cette ſuberbe Cité, reine du
» monde, en proie à la famine, n'offre
» plus qu'un tableau pitoyable, dont la
» face ne peut changer qu'en détruiſant
» les monſtres qu'elle récele dans ſon ſein.

» O maître ſuprême des humains, tu
» exauces une partie de mes vœux! Un
» Prévôt des Marchands, le Gouverneur
» de la Baſtille, un Foulon, un Berthier,
» ſont déjà les victimes que tu as aban-
» données au reſſentiment national, maſ-
» ſacrées par un Peuple ſecouant le joug
» de l'oppreſſion & de la tyrannie. Leur
» trépas, loin d'exciter la compaſſion, fait
» naître la joie dans tous les cœurs, &
» les lambeaux ſanglans de leurs corps
» déchirés ſont les holocauſtes offerts à
» la liberté.

» Tremblez, Condé, Conti, Bourbon,

» d'Enghien, & vous miſérables artiſans » de la miſere des Français! Que le ſort » de vos ſemblables vous inſpire un ef- » froi continuel! & ſi vous échappez à » la légitime vengeance publique, puiſſe » l'affreux ſerpent du remord déchirer per- » pétuellement votre ſein!

» Tel eſt, ô mon Pere, le détail des « iniquités que l'orgueil & l'ambition m'ont » fait commettre! Je me réſigne à la ven- » geance divine, & recevrai ſans murmurer » le coup qui ne tardera ſûrement pas à » trancher le fil des jours d'un infâme » proſcrit ».

N. B. On invite le Public à ne point ajouter de foi au repentir tardif & forcé de S. A. S.; on en doit diſtinguer toute la fauſſeté. Prions ſeulement l'Arbitre des deſtinées que ſes derniers vœux, tout impoſteurs qu'ils ſont, ſoient exaucés; que le deſpotiſme ſoit anéanti, les traîtres maſſacrés, & que nos enfans jouiſſent du précieux bonheur de poſſéder la liberté dont nous voyons commencer le regne.

FIN.